La lacune, miroir des pratiques de collections

Autor(en): **Reubi, Serge**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **19 (2012)**

Heft 3: **Sammelpraxis = Collectionner comme pratique**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-391055

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La lacune, miroir des pratiques de collections

Serge Reubi

Les collections et leurs pratiques présentent une importante diversité et nombreuses ont été les tentatives visant à les rassembler à un titre ou à autre. Il peut donc sembler présomptueux de tenter l'exercice tant le risque paraît grand de s'y briser les dents ou d'énoncer des banalités convenues. Il n'en reste pas moins que, au cœur même de toute pratique de collection, suscitant les craintes du collectionneur et marquant chaque collection de son signe dégradant, se cache la lacune, laquelle pourrait bien constituer le point de fuite de toute collection.

En mettant la lacune au centre des collections, il ne s'agit pas seulement d'identifier ce qui les rassemble et réunit leur praticiens, mais également de forger un outil qui permette de saisir plus précisément les modalités des pratiques de collections. Signe vide, mais signe quand même, la lacune forme en effet un élément particulièrement instructif de la collection, son *alter ego* qu'elle éclaire par l'absence qu'elle révèle. De fait, une collection ne peut exister sans lacune et chacune constitue l'attestation de l'autre. Que la lacune ne puisse apparaître que dans une série semble aller de soi. Inversement, aussi riche et célébrée qu'elle soit, il n'est de collection sans lacune. De ce fait, si l'étude des collections et des pratiques de collections informe des conditions qui les rendent possibles, alors cela est également vrai de leurs lacunes. L'examen des conditions de possibilité des lacunes au sein des collections éclaire à ce titre, et en partie, les cadres savant, social et économique qui président à la constitution des collections elles-mêmes. C'est donc à travers cet objet à la fois central – car les collectionneurs en parlent toujours – et invisible – car l'historiographie ne l'a jamais véritablement étudié – que j'aimerais examiner les collections. Dans cet article exploratoire, je me concentrerai cependant sur l'examen des seules *pratiques* de collections au sein des musées ethnographiques suisses de la première moitié du 20e siècle et négligerai les autres aspects de cet objet (scénographie de la lacune, et cetera).

Pour en traiter, il apparaît nécessaire de préciser d'abord quelques-unes des spécificités des collections savantes et de souligner combien l'ethnographie

helvétique et ses institutions constituent un révélateur efficace de la situation qui produit les collections. Dans un deuxième temps, je souhaite rapidement montrer ce que les collections disent des pratiques. Enfin, je voudrais exposer combien l'idéal de la complétude et son double inversé, la lacune, sont des indices servant à saisir les conditions de constitution des collections ethnographiques.

Les collections savantes: un objet polysémique

S'il est depuis longtemps convenu que les collections et les pratiques de collection sont des objets légitimes de l'historiographie, parce qu'elles éclairent les représentations et les institutions qui les autorisent,[1] les collections savantes du premier 20e siècle ne sont devenues que récemment objets d'attention. Rassemblant des objets qui ne ressortissent pas à l'art et qui attestent des pratiques savantes désuètes à l'âge d'or du laboratoire, elles n'ont longtemps intéressé ni les historiens de l'art, ni les historiens des sciences.[2] De fait, les premières études, mises à part quelques recherches disciplinaires,[3] ont été publiées il y a seulement une décennie.[4] Faisant rapidement école,[5] ces travaux ont récemment débouché sur des premières synthèses dont celle de Robert Kohler a profondément marqué les esprits. De fait, Kohler a été le premier à vouloir réunir les *collecting sciences* sous une bannière commune en faisant de *cette* spécificité leur caractéristique principale: assemblant sous cette qualification des disciplines aussi éloignées que la botanique, l'archéologie ou la paléontologie au titre qu'elles partagent des pratiques et une même relation à des objets tangibles, il souligne que, davantage que les autres pratiques savantes, les sciences de collection ne peuvent se comprendre que dans un enchevêtrement véritablement extraordinaire de pratiques sociales, culturelles et économiques.[6]

Ce qui est vrai de la catégorie de *collecting sciences* l'est également de l'ethnographie. Dans sa version muséale, l'ethnographie apparaît en effet comme intriquée dans des relations particulièrement denses. Les objets réunis dans ses collections soulèvent ainsi des enjeux savants, économiques, commerciaux ou symboliques. Promu au rang de métonymie de la culture ou de sémiophore[7] par la division du travail scientifique propre à un objet éloigné des centres de production du savoir, cet imparfait reflet du monde est en effet commode à de nombreux égards. Valant plus que la somme de ses parties lorsqu'il est réuni en série, l'objet est producteur de savoir à la fois pour les ethnographes, les préhistoriens ou les milieux commerciaux. En tant que tel, il est aussi un capital symbolique qui permet à la fois de positionner la ville qui l'héberge dans les villes du monde et de situer celui qui en a permis l'acquisition dans le champ

des élites urbaines. La croissance de la collection d'objets ethnographiques a donc pour corollaire à la fois un développement du savoir et une promotion symbolique. Mais ce n'est pas tout. Porteur d'une valeur économique, l'objet crée également des ressources monétaires lors de son acquisition par le musée. De cette façon, il permet de financer les recherches de savants peu fortunés et popularise ainsi l'accès à la recherche dont il accroît avantageusement la masse critique. Ses attributs économiques octroient enfin à l'artefact une valeur d'échange. Particulièrement profitable dans un domaine qui ne bénéficie pas d'importants moyens financiers, cette valeur permet de diversifier les collections et donc de développer le savoir sans puiser dans les maigres fonds des institutions.[8] Source de capitaux économiques et symboliques, socle sur lequel se fondent différents savoirs, l'objet ethnographique est un sémiophore polysémique.

Pour partie, cette polysémie procède de l'institution qui l'accueille. De fait, les multiples lectures qu'offrent les collections ethnographiques peuvent également s'appliquer aux musées qui les hébergent. Dans le cadre suisse, les enjeux qu'ils soulèvent sont multiples et complexes. Convenant aux exigences cognitives des premiers ethnographes et suffisant à leurs ambitions, mais ne servant pas à la mise en place de politiques coloniales, les musées satisfont également aux usages des grandes bourgeoisies libérales et protestantes des centres urbains qui les abritent. Celles-ci, qui ont élevé le devoir du don de soi au rang de fondement de leurs règles de bienséance, trouvent dans les musées un moyen efficace de montrer et de démontrer ce sacrifice de soi. Ils forment donc un enjeu de prestige à l'intérieur des villes. Ils permettent également de juger de la modernité d'une ville dans le paysage national et européen, et participent, comme d'autres espaces savants ou culturels, à la concurrence inter-urbaine. Enfin ces laboratoires de recherche ne sont pas seulement les lieux de diffusion d'un savoir homologué mais servent également de terrain d'inspiration pour les artisans et les industries.[9] De fait, le musée d'ethnographie et ses collections satisfont des stratégies et des objectifs de catégories d'acteurs très variées. Explorateurs, industriels, vulgarisateurs, naturalistes, géographes, missionnaires, mécènes, peintres, instituteurs, négociants d'*ethnographica* et, parfois, ethnographes, chacun y trouve un intérêt particulier.[10] Cette diversité des stratégies renforce à la fois la multiplicité des enjeux des collections elles-mêmes et est une condition nécessaire à la mise en place de l'institution. De fait, les volontés politiques étant particulièrement limitées dans un cadre national sans empire, c'est de la multiplicité de ces objectifs souvent contradictoires que naît une alliance suffisamment forte pour permettre l'établissement des musées ethnographiques.

Faire parler les collections

Il est courant de vouloir saisir la diversité et la multiplicité des enjeux économiques, symboliques, sociaux et savants qui président à l'établissement d'une collection à travers l'examen des caractéristiques que présentent les objets qui la composent.[11] Ainsi, les objets de prestige (bijoux, masques, ...) acquis par les musées ethnographiques soulignent généralement à la fois les combats symboliques que se livrent, au sein des patriciats urbains, les mécènes qui les financent, mais soulignent aussi le poids croissant porté aux désirs d'un public profane dont on suppose qu'il réclame de «belles» pièces.[12] D'un autre côté, l'attention portée aux artefacts domestiques et populaires (vaisselle, outils agraires, ...) atteste les objectifs que les savants fixent au musée, lequel doit se concentrer sur les objets qui ont une valeur testimoniale plutôt qu'esthétique.
Davantage encore, le souci de réunir la culture *matérielle* des populations étudiées met au jour les conditions de la collecte. La priorité accordée à l'objet contre les traces de la culture spirituelle ne va en effet pas de soi et éclaire ces conditions. Elle instruit d'une part l'organisation de la recherche. Elle souligne la prépondérance de l'institution muséale contre les universités et les sociétés savantes et rappelle que, face à un savoir fondé sur des données réunies par des amateurs, la matérialité des artefacts est comprise par les conservateurs de musée comme garante d'une certaine objectivité contre la subjectivité et l'ignorance des donateurs. D'autre part, cette priorité indique un programme de recherche: la récolte de la culture matérielle permet d'objectiver l'archivage des cultures en voie d'extinction. Fidèles aux préceptes popularisés par Adolf Bastian et s'identifiant à cette «science du deuil» qu'est l'ethnographie,[13] les ethnographes suisses collectionnent «tout ce qu'on [leur] apporte, dans l'idée de sauver ce qui peut l'être».[14] En se consacrant littéralement à ce qui *est*, elle souligne ainsi la force du paradigme naturaliste contre l'herméneutique. Enfin l'intérêt pour la culture matérielle éclaire une acception particulière de la culture. La valeur accordée à l'objet reflète une conception essentialiste des cultures indigènes: attestant le conservatisme des savants, les variantes sont des faux qui n'ont pas le poids de l'original. Mais surtout, en leur attribuant une essence, les savants réduisent les populations indigènes à un signe scientifique désincarné. En réalité, il s'agit d'un dédoublement de la métonymie culture/culture matérielle dans une seconde métonymie culture matérielle/signe scientifique. Voilà qui contribue à la déshumanisation des populations et qui explique le paradoxe de l'ethnographe. Souhaitant sauver la trace d'une population en réunissant sa culture matérielle, il concourt par là à sa disparition. En sauvant le signe scientifique qu'il confond avec la population, c'est elle qu'il détruit.[15]
Il faudrait encore relever combien l'intérêt porté aux dimensions *primitives* des

populations étudiées éclaire à la fois les intérêts savants (souci d'archivage, intérêt pour la préhistoire, posture évolutionniste) et le souci d'un passé idéalisé et identitaire que partagent les élites sociales et culturelles face à un monde en transformation, ici ou ailleurs.[16]

Que disent les lacunes des collections?

De fait, ce que les collections disent sur ce qu'elles présupposent est très instructif; mais elles ne sont pas seules à dire des choses sur ce qui les rend possibles. La lacune, qui bride l'ambition de chaque conservateur et menace toute collection d'être incomplète, éclaire de nouvelles dimensions de la collection. Et si la lacune parle des collections, c'est qu'elle indique à la fois ce que l'on cherche et ce que l'on n'arrive pas à acquérir: elle identifie donc à la fois les normes tacites du musées et les conditions de l'acquisition.

Les ethnographes ont en effet pour objectif la constitution d'une collection qui réunit l'ensemble de l'ergologie[17] d'une population. Cet ensemble forme le but principal de l'enquête et son succès se mesure au degré de complétude atteint. Les contrats qui lient dans les années 1920 les collectionneurs au musée ethnographique de Bâle l'attestent: «Es ist für das Museum von grösserem Werte, den materiellen Kulturbesitz eines Gebietes vollständig zu besitzen, als von vielen Gebieten nur in Bruckstücken.»[18] Cette idée de complétude ou de totalité, qui trouve son origine dans la statistique naturaliste de Wilhelm von Humboldt,[19] exige des ethnographes une description systématique des populations et, parce qu'ils se concentrent sur la seule culture matérielle, l'acquisition de leur ergologie complète. Cette collection complète de l'ergologie d'une tribu ou, dans le pire des cas, d'un segment délimité de cette ergologie – la chasse, la nourriture, et cetera – est généralement appelée «série».[20] Cette exigence, qui se retrouve dans les pratiques d'acquisition au musée comme sur le terrain, n'est pas anodine. De fait, si, dès la naissance des musées ethnographiques, leurs conservateurs soulignent la nécessité d'établir des séries de pièces, plutôt qu'un «peu de tout, sans ordre et comme par hasard»,[21] c'est que la promotion du musée du rang de cabinet de curiosités à celui d'institution scientifique commande ce choix. C'est dire que si la série constitue un *leitmotiv* dans la correspondance des conservateurs, c'est qu'elle forme le fondement du discours scientifique sur lequel les ethnographes développent leur savoir. La série accorde au discours ethnographique qui se fonde sur elle une plausibilité statistique et constitue la garantie de la valeur scientifique du musée.[22] Mieux: les «séries aussi complètes que possible»[23] accroissent encore l'objectivité que la matérialité conférait à la collection. Dès lors, cet accroissement systématique promeut le musée au rang

de lieu magique où les objets passent du statut de merveille ou de curiosité à celui d'artefact et de spécimen. Dans une perspective de biographie des objets savants, cela signifie que les objets exotiques, dans un musée qui établit des séries, connaissent et produisent une mutation: à la fois objets et sujets, ils sont, dans le musée, dignes de l'attention savante et capables de dire le vrai, et, de ce fait, ils font du musée une institution du savoir.

Ce concept de «série» soulève deux questions. En premier lieu, il peut arriver que «quelques pièces fort belles et d'une grande valeur [...] complètent de la manière la plus heureuse des séries insuffisamment complètes».[24] Dès lors, n'importe quel objet, y compris les merveilles et les curiosités, peut compléter une série et, dans ce cas, le bannissement de ces dernières du projet ethnographique est difficile à justifier – dans la pratique au moins car, en tant que programme, il sert à faire du musée une institution du savoir. Lié à ce premier problème, et affleurant à chaque instant dans le discours des ethnographes, apparaît le concept paradoxal de la lacune. Ignorant de fait l'ampleur du tout qu'ils cherchent à compléter – puisque le projet naturaliste vise à décrire ce que l'on ne connaît pas encore – les ethnographes devraient se trouver dans l'incapacité logique de qualifier tel ou tel objet de lacune. Or il arrive souvent que les conservateurs regrettent une lacune ou, au contraire, se réjouissent de voir comblée une lacune de leur collection. Ces ethnographes ne sont pourtant pas des affabulateurs. Les lacunes qu'ils pensent combler ne complètent donc pas un ensemble hypothétique de l'ergologie universelle, mais une unité bien plus modeste: celle des collections connues qui constituent, au même titre que leurs présupposés épistémologiques, l'horizon d'attente des ethnographes. En réalité, derrière le concept de série, et mise en évidence par l'idée de lacune, se trouve la quête d'un savoir connu et homologué, qui nourrit à la fois les dimensions prestigieuses et savantes du musée.

A ce titre, ce que nous disent les lacunes, c'est donc que la récolte d'objets vise d'abord la reproduction d'un savoir légitime que l'observateur ne découvre pas sur le terrain. D'une certaine manière, le travail de l'ethnographe tient ainsi de la méthode du philatéliste. Il cherche à rassembler un nombre *fini* d'objets que d'autres ont déjà recueillis, publiés ou exposés: «[...] l'expérience, disait Vincent Debaene en examinant le travail des ethnographes, ne peut démentir la théorie.»[25] Dès lors, le musée qui recueille les objets n'est plus un laboratoire où chacun expérimente des hypothèses audacieuses, mais il est la reproduction d'un outil de travail légitimé par les autorités du champ de recherche. Dans les musées d'ethnographie, on «fait *comme*» pour «*bien* faire», de manière à conférer au musée le statut d'institution homologuée, donc valorisante pour la ville qui l'héberge et les familles qui le financent. A cet effet, et dans la mesure où les questions vives du champ de recherche sont mal maîtrisées par des ethnographes suisses davantage

amateurs que professionnels, on se contente de réunir des artefacts déjà connus et qui répondent à des interrogations légitimes. Les lacunes doivent ainsi être comblées, car l'incomplétude supposée des collections dégrade le musée pour n'en faire qu'un cabinet de curiosités et atteste, de ce fait, la fragilité du caractère scientifique de l'ethnographie.

Dès lors, les lacunes disent aussi que tout n'est pas objet de collection, mais que le regard est dressé par l'état du champ disciplinaire comme par la position que le savant y occupe. Contrairement à ce que proclame le paradigme naturaliste, tout ne se vaut pas dans la nature et l'épuisement du réel qu'il revendique n'a de valeur que programmatique. Chacun n'est pas également capable de définir pour les autres les axes de recherche et les objets légitimes. Au contraire, les ethnographes suisses, dominés dans le champ de recherche, se contentent généralement de reproduire ce savoir selon diverses modalités. Alors que certains, comme Henri-Alexandre Junod, suivent simplement les recommandations aux voyageurs et entreprennent «une enquête systématique d'après le questionnaire préparé par le Professeur J. Fraser à l'intention des chercheurs désireux de réunir des faits ethnographiques»,[26] d'autres vont étudier les collections existantes dans les musées européens.[27] D'autres, enfin, se rendent sur le terrain guidés par des publications scientifiques portant sur les régions explorées comme les Bâlois Fritz et Paul Sarasin qui se rendent en Egypte armés de la somme d'Edward Lane sur les mœurs et coutumes des Egyptiens.[28] A leur retour, ils estiment avoir pu réunir grâce à ce travail agrémenté de plus de 130 illustrations une collection *complète* de l'ergologie égyptienne, c'est-à-dire conforme au savoir établi par Lane.

L'ensemble de ces pratiques vise naturellement à se familiariser avec les artefacts indigènes autant qu'à être au fait des dernières avancées de la discipline. Elles permettent cependant surtout de repérer les pièces incontournables d'un groupe culturel au sein duquel on ne séjournera que brièvement. C'est donc autant un moyen de palier les insuffisances de la méthode extensive que de réunir à moindre frais des collections de valeur pour son institution. C'est ainsi que se comblent les lacunes qui informent aussi des spécificités savantes des pratiques d'enquête et montrent la science en train de se faire. A cet égard, et cela pourrait être développé, les lacunes disent beaucoup des conditions politiques de la collecte sur le terrain et des relations coloniales dans lesquelles elle s'inscrit.

Conclusion

Si l'examen des collections éclaire la nature des collections et en explicite les motifs, s'il souligne l'importance de l'organisation de la recherche et la prépondérance de l'institution muséale ainsi que le rôle des programmes de recherche, et s'il permet d'identifier la conception de la culture qui préside la collecte, l'étude des lacunes semble au moins aussi enrichissante. Elle met en évidence la fonction de la lacune dans la division entre amateurs et professionnels et rappelle la fragilité du projet ethnographique; elle signale que le terrain peut être une expérience, mais jamais une découverte et reconnaît la hiérarchie des positions des acteurs de l'ethnographie; enfin elle met au jour la nature des pratiques savantes et leur impact sur la recherche, et confère à la lacune le rôle de catalyseur des pratiques de collection.

Voilà qui atteste la valeur opératoire de la lacune comme outil analytique. Voilà surtout qui souligne la place centrale de la lacune dans la collection: récurrente dans la correspondance des conservateurs, la lacune, loin d'être impensée, est continûment présente dans la pratique du collectionneur ou du scénographe. Signe vide, elle est également un signe fini, à l'opposé de la collection finie qui n'est jamais qu'une chimère: c'est donc elle qui forme la constante des pratiques de collections à l'aune de laquelle on peut essayer de les comprendre. Enfin, par sa finitude, elle contribue à perpétuer l'illusion d'une collection qui peut se compléter par l'agrégation de ces unités manquantes. De cette manière, elle favorise la dynamique de collection et s'en trouve à sa source. Récurrente, constante et stimulant les pratiques de collections, la lacune se trouve non seulement à l'origine des collections, elle leur est nécessaire. Cela semble vrai des collections ethnographiques. Pour les autres, le travail reste à faire.

Notes

1 Susan Pearce (éd.), *Interpreting Objects and Collections*, Londres 1994; Susan Pearce, *On Collecting. An Investigation into Collecting in the European Tradition*, Londres 1999.

2 Martin Rudwick, «Review of Simon Knell, *The Culture of English Geology, 1815–1851*», *The Times Literary Supplement*, 4. 5. 2001, 27.

3 George Stocking (éd.), *Objects and Others. Essays on Museum and Material Culture*, Madison 1985; James Clifford *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris 1985 (trad. française).

4 Anke te Heesen, Emma C. Spary (éd.), *Sammeln als Wissen*, Gœttingue 2001; H. Glenn Penny, *Objects of Culture. Ethnology and Ethnographic Museums in Imperial Germany*, Chapel Hill 2002.

5 Michael Kraus, *Bildungsbürger im Urwald. Die deutsche ethnologische Amazonienforschung (1884–1929)*, Marburg 2004; Donna C. Mehos, *Science and Culture for Members only. The Amsterdam Zoo* Artis *in the 19th Century*, Amsterdam 2006; Chris Gosden, Frances Larson, *Knowing Things. Exploring the World at the Pitt Rivers Museum 1884–1945*, Oxford 2007.

6 Robert E. Kohler, «Finders, Keepers: Collecting Sciences and Collecting Practices», *History of Science* 45 (2007), 428–433.
7 Krystof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVIe–XVIIIe siècle*, Paris 1987, 42 ss.
8 Serge Reubi, *Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse 1880–1950*, Berne 2011, 601.
9 Ibid., 646.
10 Ibid., 649.
11 Stocking (voir note 3); Penny (voir note 4); Kraus (voir note 5);
12 Reubi (voir note 8), 631.
13 Patrick Brantlinger, *Dark Vanishing. Discourse on the Extinction of Primitive Races, 1800–1930*, Londres 2003, 5.
14 Staatsarchiv Basel, Privatarchiv 212. Lettre de Felix Speiser à Fritz Sarasin, 27. 11. 1911.
15 Marc-Olivier Gonseth et ali., «Le musée cannibale», in Id. (dir.), *Le musée cannibale*, Neuchâtel 2002; Reubi (note 8), 554.
16 Pascal Ruedin, *D'Edmond Bille à Kirchner. Ruralité et modernité artistique en Suisse, 1900–1930*, Moudon 2003, 21.
17 L'ergologie, pour les fondateurs de l'ethnographie bâloise, Paul et Fritz Sarasin, est «la somme de toutes les manifestations de la vie d'une espèce animale ou végétale qui ne tombent pas, selon l'usage traditionnel, dans le domaine de la physiologie. [Elle] ne sert pas qu'à évoquer des manifestations comme les nids des insectes, des poissons, des oiseaux et des mammifères, les habitats des humains etc. mais inclut aussi l'organisation sociale des insectes et des humains. L'ergologie englobe toute l'activité corporelle et spirituelle d'un être vivant [...]». Fritz et Paul Sarasin, *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884–1886, Dritter Band: Die Weddas von Ceylon und die sie umgebenden Völkerschaften, ein Versuch, die in der Phylogenie des Menschen ruhenden Räthsel der Lösung näher zu bringen*, Wiesbaden 1893, 375–376. Tout, en principe, intéresse donc l'ethnographe. Leur définition n'est cependant guère admise et les ethnographes suisses assignent à ce concept un ensemble bien plus réduit: l'étude des manifestations *matérielles* de l'activité humaine, la culture matérielle.
18 Museum der Kulturen (MKB), 284.9.0, Contrat entre la commission du Musée ethnographique et Paul Wirz, 1. 8. 1928.
19 Claude Blanckaert, «1800 – Le moment ‹naturaliste› des sciences de l'homme», *Revue d'histoire des sciences humaines* 3 (2000), 129–136.
20 Ils s'opposent en cela à la définition d'Oswald Richter qui définit les séries comme des doublets. Oswald Richter, «Über die idealen und praktischen Aufgaben der ethnographischen Museen», in *Museum*, Pulheim 1908, 104.
21 Arnold van Gennep, «Guide sommaire du Musée ethnographique de Neuchâtel», *Revue suisse d'ethnographie et d'art comparé* 1 (1914), 58.
22 Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN), Copie lettres de Knapp 1. Lettre de Charles Knapp à Robert de Chambrier, 23. 11. 1902.
23 MEN, Copie lettres de Knapp 1. Lettre de Charles Knapp à Arnold Comtesse, Congo 22. 3. 1897.
24 Rapport du MEN, 1917.
25 Vincent Debaene, «‹Etudier les états de conscience›. La réinvention du terrain par l'ethnologie, 1925–1939», *L'homme* 179/3 (2006), 25.
26 Henri-Alexandre Junod, *Mœurs et coutumes des bantous. La vie d'une tribu sud-africaine*, Paris 1936, 10.
27 MEN, Angola 1, Rapport de Théodore Delachaux à la Commission du Musée ethnographique, 1931.
28 Edward William Lane, *An Account on the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres 1860.

Zusammenfassung

Die Lücke als Spiegel der Sammlungspraktiken

In diesem Artikel postuliere ich, basierend auf einer Untersuchung der Sammlungspraktiken von ethnografischen Museen in der Schweiz zu Beginn des 20. Jahrhunderts, dass die Lücke das gemeinsame Element in allen Sammlungen ist. Der Blick auf diese Leerstellen eröffnet also neue Perspektiven zur Erforschung von Sammlungen. Mit dieser nie gefüllten, ja gar unpassierbaren Lücke müssen sich die Kuratoren immer auseinandersetzen womit diese zur Konstante der Sammlungen wird. Sie wird zum veritablen alter ego der Sammlungen, zum Spiegel in dem sich reflektiert was diese verbietet und damit bringt die Untersuchungen eben dieser Leerstellen die Charakteristik der jeweiligen Sammlung hervor. Vor allem aber ist der Blick auf die Sammlungslücken ein Instrument, um sowohl die stillschweigende Normen des Museums, als auch die Bedingungen der Anschaffungen von Sammlungen zu untersuchen sowie die Grenzen eines erfolgreichen Sammlungsaufbaus auszuloten.

(Übersetzung: Aline Steinbrecher)